

Compte rendu des Journées d'études du GDR Empire russe, URSS et monde post-soviétique

Grenoble 17-18 juin 2021

Panel 4 : Frontières, migrations et zones de contact entre les aires

Intervenant.e.s: Ekaterina Mikhailova (Université de Genève), Iacopo Adda (Université de Genève), Isabelle Després (ILCEA - Université Grenoble Alpes)
Discutante: Gaëlle Lacaze (Médiations - Sorbonne Université)

La première intervention de ce panel a été celle d'**Ekaterina Mikhailova** concernant « **Performing slavic (dis)unity at the Russian-Belarus-Ukraine tri-border point over time** ». E. Mikhailova s'est concentré pour ce sujet sur le festival de l'« Unité slave » existant depuis 1969, qui a profondément changé depuis 2014. Elle a d'abord défini le terme de « festival » comme un rassemblement social permettant de renforcer les liens d'une communauté, ethnique, linguistique, religieuse ou historique. Puis le terme de zone frontalière a été défini comme un espace de construction sociale permanente et d'hybridation des cultures. Les trois régions frontalières rassemblées par ce festival sont celles de Briansk (Russie), Gomel (Biélorussie) et Tchernihiv (Ukraine). Elles admettent des liens économiques, linguistiques et partagent le souvenir de la catastrophe de Tchernobyl. Elles forment également la première « eurorégion » depuis 2003. Le festival qui se tient donc de manière alternée dans les trois régions est le plus vieux de l'espace concerné. E. Mikhailova est revenue sur l'histoire du festival, qui n'était au départ qu'un rassemblement de jeunes gens, informel et dont tout agenda politique était absent. Dès 1969 et la première édition, la volonté de construire un monument est présente, il est finalement mis en place en 1975. Après la chute de l'Union Soviétique, le festival perdure et prend une dimension plus politique qu'auparavant, avec des visites des responsables de chaque pays. Après 2014 et le début de la guerre en Ukraine, le contexte frontalier change et le monument de l'amitié, situé en territoire ukrainien, est abandonné. L'Ukraine refuse également d'organiser le festival, qui devient alors un événement bilatéral russo-biélorusse. Finalement, E. Mikhailova a conclu sur l'idée que le festival change de nature après 2014, si le drapeau et des délégations ukrainiennes sont toujours présentes, le côté unificateur de l'événement situé sur une zone de contact n'est plus présent. Il devient en partie un plaidoyer pour le rétablissement de la paix mais est surtout de plus en plus instrumentalisé par les politiques des deux pays et l'Église orthodoxe.

Gaëlle Lacaze a indiqué comment ce festival, au départ célébration du panslavisme, reflète finalement les relations politiques entre les trois pays frontaliers et comment les relations politico-religieuses influencent l'histoire récente de cet événement. Elle a évoqué une possible comparaison, ou étude en miroir de la construction de l'unité économique-culturelle slave avec la construction européenne.

La seconde intervention concernait elle une autre zone de contact entre deux espaces, **Iacopo Adda** est en effet intervenu sur « **La géopolitique dans les musées : que nous disent les musées historiques de frontières sur la qualité du rapprochement sino-russe ?** ». Il a d'abord développé les visions de la relation sino-russe, assez divergentes. Deux écoles s'opposent sur ce sujet. D'une part, celle qui définit la relation sino-russe comme fondée sur des relations pragmatiques mais souffrant de faiblesses structurelles considérables. D'autre part, celle qui s'aligne sur la vision officielle des deux pays, qui véhiculent l'image d'une relation amicale, pouvant se développer vers une alliance durable. La mémoire sino-russe est, comme l'a expliqué I. Adda, assez peu étudiée et à l'inverse fortement instrumentalisée. En effet, le récit historique diffusé au public est un récit amical, mettant l'accent sur une entente et l'entraide face aux ennemis extérieurs. L'existence d'un « tourisme rouge » qui permet la transmission d'un héritage historique commun est l'espace idéal pour ces discours idéologiques accentuant les relations amicales. Cependant, les musées aux frontières servent également des objectifs nationaux, permettant à Pékin et Moscou de renforcer leurs identités nationales. Ces musées et la mémoire collective qu'ils véhiculent donnent un sens à la nation. Ils sont à la fois des lieux de mémoire mais surtout des outils didactiques engagés dans la diffusion de l'idéologie nationale. L'étude de ces musées révèle finalement une guerre de la mémoire entre ces deux pays. Les musées frontaliers chinois par exemple, présentent la Chine dans sa géographie historique la plus large, parfois au risque d'anachronismes. I. Adda s'est concentré sur la représentation, dans ces musées, du traité de Nertchinsk qui participe à délimiter la frontière sino-russe. Alors que les musées chinois le présentent comme un traité égal et donnent à voir une vision péjorative des Cosaques face aux sages fonctionnaires chinois, la Russie inverse ce regard et présente le traité comme inégal. I. Adda a terminé son intervention en revenant sur la schizophrénie des musées frontaliers, qui offrent des présentations biaisées, voire nationalistes parfois cachées aux visiteurs étrangers du fait de la non-translation de certaines informations. Il expose ainsi la coexistence de discours aux antipodes entre les deux pays : discours internes nationalistes face aux discours diplomatiques amicaux.

Gaëlle Lacaze a félicité ici la comparaison entre les musées frontaliers et les châteaux médiévaux. Elle a mis en évidence le fait que ces musées frontaliers offrent aux États concernés une possibilité de rejouer l'histoire dans leur intérêt. Elle s'est également interrogée sur le réel impact socio-politique de ces musées.

La question de construction de la frontière est également à lier au thème de la migration, qu'a exposé la dernière intervention. **Isabelle Després** a en effet présenté « **Une écriture à la marge : la « trilogie scandinave » d'Andreï Ivanov** ». Ivanov, auteur russophone estonien présente dans son roman *Le voyage d'Hanuman* une exploration du monde. Le roman est un voyage vers la quête de soi-même, se déroulant dans un camp de réfugiés au Danemark. Si des traces du roman picaresque sont présentes, par les rêves des personnages, l'immobilité de ces derniers limite cette comparaison. Le rapprochement le plus clair à faire est avec la culture Beatnik et le roman de J. Kerouac, Ivanov adapte consciemment en langue russe un roman à l'américaine. Ce roman est ainsi un « égo-document », témoignage sur les camps et les réfugiés, il décrit le monde réel mais aussi un monde fantastique, lié à l'état second des personnages. I.

Després est également revenue sur le caractère autobiographique de cette œuvre. Le narrateur et l'auteur ont beaucoup en commun, ils sont étrangers à eux-mêmes, leur identité reste mystérieuse et ils sont apatrides. Cet auteur-narrateur porte par ailleurs un regard extérieur sur les autres personnages, il dresse un portrait psychologique de ceux.celles qui l'entourent. Ceux.celles-ci sont par ailleurs de toutes nationalités, preuve de l'aspect multiculturel de ce camp de migrant.e.s face aux Danois.es les ignorant. Parmi tous ces individus, Hanuman, ami du narrateur, semble presque être le personnage principal du roman. Son identité s'oppose totalement au narrateur et s'il subit de nombreuses discriminations, du fait de sa couleur de peau, il compense cela par un fort charisme et de nombreuses machinations. S'il rêve des États-Unis et de Rio de Janeiro, il tourne en rond et finit toujours par revenir au camp, qui représente finalement son port d'attache. I. Després a finalement inclus ce roman dans une littérature migrante, du mouvement et du croisement culturel. C'est une littérature des « sujets cosmopolites », qui se trouvent confrontés à ce monde où les valeurs sont renversées. Elle a également mis en lumière la notion de « lecteur implicite » avec l'idée que ce roman fait sortir le lecteur russophone de sa zone de confort, de manière bien plus forte qu'un lecteur non-russophone.

Gaëlle Lacaze a repris le terme de « personnage frontière » pour décrire les personnages présentés par I. Després. Cette notion montre en effet parfaitement comment le corps peut à la fois être lieu d'enfermement et de cosmopolitisme, menant à des entrelacements d'identité et de parcours uniques.

Finalement, pour **Gaëlle Lacaze**, ce panel a posé de nombreuses interrogations sur le lien entre temps social et temps politique. L'invisibilité ou le marquage géographique des frontières et de l'espace a également été un élément important dans ces trois interventions. La notion de « transculturalité » serait à étoffer dans ce cadre.

Texte de Manon Picot

Master 2 « Négociations et expertises internationales » – IEP Strasbourg
Stagiaire CERCEC - GDRus